

Artisans des territoires de demain

Palmarès
des
jeunes
urbanistes
2007

Parenthèses

Ministère de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire

SOMMAIRE

Le mot du ministre	6
Introduction	8
Les lauréats	24
Flore Bringand / Quintet architecture urbanisme	26
Jacky Au, Émilie Bajolet, Corinne Lambin, François Monjal, Laurent Pinon, Bruno Yvin / Alphaville	34
Delphine Agier / Pact Arim du Rhône	42
Marion Talagrand / Atelier de paysage et d'urbanisme	50
Thibaud Babled, Mathieu Holdrinet, Armand Nouvet, Marc Reynaud, Maxime Schmitt / BNR	58
Catherine Aventin, Suzel Balez, Karine Houdemont, Jean-Michel Roux, Nicolas Tixier, Peter Wendling / BazarUrbain	66
Christian Horn / Christian Horn, architectes associés	74
Andreia Antunes, Lucie Figura, Christophe Lasserre, Nathalie Quiot / O'zone architectures	82
Jens Metz / Plattform Berlin	90
Guillaume Hébert / SAEM Val-de-Seine Aménagement	98
Alexandre Bouton, Stéphane Coydon / Urban Act / Coydon architecte	106
Florian Dupont, Florian Luneau, Delphine Négrier / Dévorateurs d'espaces	114
 Annexes	
Règlement 2007	121
Membres du jury 2007	122
Membres de la commission technique nationale 2007	123
Membres des commissions techniques régionales 2007	124
Lauréats 2005	126

Introduction

Le Palmarès des jeunes urbanistes, PJU, existe depuis 2005. Créé par le ministère en charge de l'urbanisme, aujourd'hui ministère de l'Écologie, de l'Énergie, du Développement durable et de l'Aménagement du territoire, MEEDDAT, il est décerné tous les deux ans. Les lauréats 2007, dont les parcours sont présentés dans cet ouvrage, ont été sélectionnés par le jury de la deuxième édition de ce Palmarès. Si le Grand Prix de l'urbanisme, initiative plus ancienne du ministère, valorise la pensée, la démarche et les réalisations d'un professionnel au parcours déjà bien rempli, le PJU se veut à l'écoute de talents émergents, révélateurs des mutations d'une profession riche de la diversité de ses modes d'exercice.

Où exerce-t-on en ce début de siècle, son métier d'urbaniste ? Quelles sont les formations d'origine des lauréats 2007 ; d'où viennent-ils ; que disent-ils de leurs aspirations ; comment décrire la spécificité de leur regard, leur mode d'approche, les prémices de démarches encore en gestation ? Quelle attractivité constitue le PJU pour les jeunes urbanistes ?

Qu'espèrent-ils de leur sélection ? À l'inverse, qu'apprend-on, à leur écoute, de l'évolution de la profession ?

La sélection des candidats accompagne cette volonté, d'être au plus près des pratiques. Ils exercent leur métier en libéral, au sein d'instances semi-publiques comme les SEM, un Pacte Arim ou autres institutions œuvrant à la fabrication de la

“

La deuxième édition du Palmarès des jeunes urbanistes a, je crois, confirmé ce que l'on pressentait lors de la première édition. Les jeunes architectes, urbanistes ou paysagistes qui s'intéressent à la question urbaine sont nombreux, et beaucoup ont un réel talent pour l'appréhender. Ce terreau, ce travail de fond fait sur l'urbanisme, on le méconnaissait. Le PJU s'avère donc être un révélateur de nouvelles approches.

J'ai trouvé dans les dossiers, un engagement fort sur la question de la forme urbaine, une exigence sur le travail du bâti proprement dit, qui accompagne de près, la conception des espaces publics. Ils démontrent un intérêt pour le *tout*, et une capacité à passer à l'acte. L'imbrication de la relation architecture-urbanisme est, pour les lauréats, une réalité ; comme la certitude qu'il faut tirer parti du *déjà là*.

Ils ont une culture du projet architectural et paysager qui leur est personnelle et qu'ils exploitent pour faire du projet urbain avec des aspects moins dogmatiques que les générations précédentes. C'est intéressant et d'une certaine façon, rassurant.

Membre de la commission technique, je peux dire que son rôle est essentiel dans le montage de ce Palmarès. Chaque dossier est vu par deux experts, en plus de l'avis transmis par la commission technique régionale. C'est donc toujours sur trois avis que se fonde le choix de la commission. Une réunion générale rassemble tous les experts ; tous les avis y sont justifiés. Des discussions émergent à partir de thématiques, de postures plus ou moins divergentes des uns et des autres. Tous les dossiers sont donc évoqués devant le groupe d'experts.”

Marie-Hélène Badia

Architecte-Conseil

Direction générale de l'Aménagement, du Logement et de la Nature

ville... Là où s'invente, se pense, se renouvelle l'urbanisme ; là où s'actualisent les problématiques. De leur formation d'origine, ils sont architectes, paysagistes, géographes, sociologues, urbanistes... Certains sont passés dans des écoles d'architecture d'intérieure, de dessins, des BTS, dans des entreprises de menuiserie, ont tenté différentes filières universitaires. Ils ont travaillé la matière, l'image virtuelle... L'entrée dans la profession est souvent concomitante du temps des études. Les stages, inscrits dans le cursus, la nécessité de financer ses études, un séjour à l'étranger, l'octroi d'une bourse dessinent une première idée des possibilités professionnelles. Plusieurs lauréats ont été imprégnés de leur passage, pouvant aller jusqu'à une année, dans des agences et bureaux d'études dirigés par des professionnels de renom. Parfois, parce qu'il s'est trouvé être leur enseignant et que ses théories et pratiques professionnelles les intéressaient, parfois par le hasard ou l'opportunité de sonner au bon moment à la bonne porte ! Ainsi, on se retrouve à travailler chez un architecte dont le travail tient pour une part à des projets d'urbanisme d'envergure et innovants (Christian de Portzamparc) ; chez tel autre, qui refuse de reconnaître un *limes* entre architecture et urbanisme (Patrick Berger) ; chez un paysagiste (agence Ter) en charge de projets à grande échelle... D'autres au contraire, font leurs premières armes

dans des structures moins connues. « J'ai travaillé dans un tout petit bureau d'études. On travaillait sur des documents de planification à des échelles élargies. J'ai beaucoup aimé ce temps-là. » Un autre, comprend « très tôt, la richesse d'aborder les questions du point de vue de la maîtrise d'ouvrage ». Racontant leurs premiers pas, les lauréats laissent transpercer dans leurs paroles, l'apport de leurs observations *in situ*, établissant des liens avec le souvenir de remarques, de concepts ou théories entendus durant les cours. Pour quelques-uns, s'affirme une volonté de se construire un parcours à leur image. Selon les personnalités, leur formation au service d'un projet de vie professionnel, prend des tournures très diverses : « Dès que j'ai commencé mes études, je savais que je voulais utiliser ce temps-là aussi, pour voyager, profiter des échanges » ; « j'avais envie d'avoir un travail ayant à voir avec l'utilité sociale » ; « je n'ai pas voulu suivre le cursus traditionnel, je n'ai pas passé le bac, je ne voulais pas d'une formation généraliste » ; « j'ai un parcours un peu chaotique, j'ai commencé en étant menuisier charpentier ». L'emprunt de voies détournées pour une bonne moitié du Palmarès, le sentiment d'une urgence à aller voir ailleurs, à y séjourner, à y travailler, ne serait-ce que quelques semaines, s'infiltrer dans *la vraie vie*, être comme les autochtones, sont des éléments, des épisodes qui forment un profil

complémentaire de la formation des écoles ou des universités. Certains parcours semblent le résultat d'une succession de hasards. Tel enseignant va conseiller de quitter un cursus entamé et de rejoindre une promotion plus en phase avec ce qu'il pressent chez son étudiant ; tel lauréat, sans savoir clairement formuler ses objectifs, se met comme en attente d'autre chose, par des voyages ou en se saisissant de propositions *a priori* secondaires... Ces hasards sont souvent le reflet d'hésitations, d'incertitudes quant à la meilleure façon d'appréhender un marché du travail, pas toujours généreux. C'est aussi la conviction plus ou moins lucide, que l'offre n'est pas celle que l'on espère et qu'il faut réfléchir à comment la trouver, voire comment la créer. Pour d'autres au contraire, la voie semble tracée ; la réalisation du rêve – « enfant, j'ai toujours voulu être architecte » – reste d'actualité. L'intérêt pour les *à-côtés* des études, les séjours Erasmus et autres, les stages, les opportunités de participer à des expériences parfois exceptionnelles caractérisent pour partie, cette génération. Leur intérêt pour l'espace, la ville, l'architecture, la chose urbaine dans toutes ces acceptions les rend vigilants à la périphérie de leur métier. À côté de projets traditionnels, ils partent au Caire avec une équipe d'archéologues ; saisissent l'occasion d'aller à Casablanca travailler sur l'organisation des bidonvilles ; celle d'organiser des sessions de maîtrise d'œuvre

“ En matière d’urbanisme, je crois qu’il existe moins d’écart entre « jeunes » et « moins jeunes » que pour l’architecture. Il me semble que l’intérêt général prime et que cela permet de faire converger les points de vue. Si les pratiques sont différentes, il y a, me semble-t-il, un accord sur le fonds des questions. L’urbanisme n’est pas seulement pratiqué dans des bureaux privés et le Palmarès des jeunes urbanistes a à cœur de le souligner. Je crois qu’il est important de mettre en évidence des façons plus anonymes de travailler l’urbain. On sait, par exemple, l’importance de l’action des Pact Arim en matière d’aménagement, un moment donné, il est nécessaire de le valoriser. Le Palmarès des jeunes urbanistes doit être généreux dans les disciplines qu’il distingue et pour ma part, je soutiendrai volontiers la reconnaissance d’une vision technique de l’urbanisme. ”

Yves Lion

Grand Prix de l’urbanisme 2007

urbaine au Bénin. Ces morceaux de vie professionnelle vécus volontairement ici et là, rendent compte de l'amplitude du champ d'intervention de l'urbanisme. L'un part un an à Barcelone, « car je connaissais la ville dans sa richesse de production architecturale, sa production urbaine exemplaire » ; tandis qu'une autre, « fille de la banlieue » sait que l'ailleurs, c'est aussi chez soi, quand il faut contribuer à la réflexion sur des projets urbains, en parlant et en partant de ce qui se voit tellement... qu'il en devient invisible !

Ce goût de l'ailleurs est souvent couplé avec une attention tout aussi aigüe portée sur le quotidien, la banalité des pratiques d'occupation de l'espace public, l'inventivité des habitants pour adapter leur logement à leurs besoins, l'intérêt pour l'évolution du champ de l'anthropologie. Ils ont une aisance à appréhender les espaces de projets, se passionnant pour les modes d'habiter. Cette attention se retrouve ensuite, dans leurs réalisations personnelles et participe à un renouvellement du regard sur l'existant. Avant d'expliquer leurs projets, beaucoup insistent sur leurs phases d'observation, le temps passé à établir un état des lieux sur les communautés de communes, les villes, les quartiers, la rue où ils interviendront. Leur contentement lorsqu'ils parviennent en faisant part de leur diagnostic, à faire évoluer la maîtrise d'ouvrage et parfois, la commande. « On essaie de connaître

le vécu des gens. Ce ne sont pas des usagers hypothétiques ».

Le pragmatisme qui les caractérise n'est pas un abandon devant la difficulté de la tâche. Au contraire, il participe à l'enrichissement du travail de conception. « On hérite d'aménagements, de situations assez colossales, qui sont souvent des infrastructures d'un seul tenant. On est bien obligé de travailler à la marge sur ces objets qui sont déjà là, pour les rendre plus habitables. Essayer de réemployer ces grands éléments d'une époque héroïque en aménagements ! »

On crée son agence à l'occasion d'une première consultation gagnée, nécessitant le cadre d'une structure. Les premiers travaux, parce qu'ils sont souvent peu nombreux, rarement fructueux financièrement, profitent d'une disponibilité pour expérimenter, pousser les idées. De ce fait, les temps d'échanges entre concepteurs et commanditaires occupent une place, non négligeable, dans l'évolution du projet. Des élus de communes périurbaines, rurales, aux franges d'agglomération très urbanisées, soucieux de penser au mieux leur PLU, leurs extensions ou la réhabilitation de leur centre, trouvent, eux, des interlocuteurs qui se sentent à l'aise dans les jeux d'échelles. « L'un de nos atouts, c'est de savoir réfléchir à la grande et à la toute petite échelle. On a pu dessiner du mobilier, concevoir des SCoT, des PLU... C'est important car on a le fil conducteur de la toute petite échelle à la très grande ».

Les plus jeunes créent leur agence en y étant seul, montant pour chaque consultation une équipe pluridisciplinaire pour répondre aux questions posées. La souplesse de fonctionnement en réseau va de pair avec une exigence à dépasser le champ de sa seule discipline, s'adjoignant des compétences diversifiées de géographes, sociologues, psychologues, programmistes... Les agences constituées de plusieurs associés sont pluridisciplinaires, fonctionnant sur une culture commune qui s'enrichit au fil des années. Reste enfin les salariés de structures publiques, se trouvant par définition au carrefour des acteurs privés et publics et des enjeux urbains tant prestigieux que sociaux.

Après juste quelques années d'expériences professionnelles, « candidater » au PJU est unanimement reconnu comme une opportunité d'ajouter une distinction professionnelle à son curriculum vitae. Plusieurs ont déjà été lauréats d'Europas, des Nouveaux albums de la jeune architecture et des Nouveaux albums des jeunes paysagistes. La plupart en retirent l'espoir d'un accès à la commande facilité ou de se voir confier des projets d'envergure plus importante.

Beaucoup y trouvent l'occasion de faire le point. En s'obligeant, pour leur candidature, à prendre du recul en couchant sur le papier leur cursus, les inflexions marquantes, de réfléchir *via* la distance temporelle et celle spatiale de la feuille de

papier, sur les projets achevés. S'interrogeant sur leur travail, leur démarche, ils disent le besoin, pour rester toujours exigeant, de ne pas se faire happer par l'enchaînement (pour-tant souhaité) des projets !

Le jury du PJU 2007 a nommé onze lauréats. Il a également accordé une mention à un trio de très jeunes urbanistes, fondateur d'une revue disposant de correspondants dans plusieurs villes européennes.

Tous ont été salués pour leur dynamisme, leur maturité et leur capacité à lier discours et réflexion théorique, tout en passant aisément à la pratique.

À eux tous, ils représentent, sans nul doute, un état des professionnels de l'urbanisme tels qu'ils évoluent et se profilent. Ils en reflètent les ambitions.

Agnès Vince,
direction générale de l'Aménagement, du Logement et de la Nature
Propos recueillis par Sylvie Groueff.

RENOUER AVEC LA COMPÉTENCE D'ÉDIFIER

Les jeunes urbanistes fréquentent l'Europe, avec leurs pieds mais aussi avec leurs têtes. European, Erasmus, exercices professionnels en Espagne, en Allemagne, ou ailleurs, mais aussi lectures européennes venant enrichir le bagage nécessaire pour affronter les dures questions urbaines, ou nourrir l'imaginaire créatif. Les références européennes abondent et, au premier plan, celles des Pays-Bas qui semblent receler un réservoir inépuisable d'innovations et d'ébullition intellectuelle et opérationnelle.

Reconnaître ses maîtres est un *leitmotiv* qui rapproche les jeunes urbanistes de Bernardo Secchi, Grand Prix spécial d'urbanisme 2004, qui intitulait sa biographie scientifique : « J'ai eu des maîtres », indiquant combien la filiation intellectuelle était essentielle à la construction d'une pensée assise sur un savoir. Ainsi se confirme-t-il que l'on n'invente pas à partir de rien et que, comme les plus grands peintres, il faut savoir puiser chez des prédécesseurs pour faire ses premiers pas et guider l'action. Parmi les maîtres se repèrent des grands penseurs, également professionnels de renom, tels Secchi, Solà-Morales, Rossi, Fortier, mais aussi des chercheurs tels Augoyard, Cohen ou Ascher.

Car en effet, la recherche nourrit l'action qui est le but même du travail de l'urbaniste contemporain qui se refuse à être simplement homme d'études. L'urbanisme est loin de se

réduire à de simples techniques. Enrichir l'imaginaire des villes semble être un enjeu majeur, comme l'exprime bien BazarUrbain, tâche noble s'il en est.

Homme de proposition, l'aval intéresse les lauréats tout autant que l'amont et la connaissance des jeux d'acteurs particulièrement sensible chez Urban Act , qui oriente la proposition urbaine dans une démarche stratégique et non dans le catalogue du possible. Ceci afin d'inverser parfois la question posée, voire le site proposé, pour atteindre l'objectif urbain assigné. Valoriser la maîtrise d'ouvrage, comme le fait Guillaume Hébert, est une prise de position en faveur du faire qui assoit une autre vision du rôle de l'urbaniste. Être touché à tout n'est pas un défaut mais une qualité, comme le montrent la plupart des lauréats et tout particulièrement Christian Horn qui aime à pratiquer successivement et parfois en même temps nombre de modes d'exercice, dont celui de capitaliser comme le fait si bien Dévorateurs d'espaces. Changer d'échelle s'observe fréquemment chez les jeunes urbanistes qui jouent à traverser les différentes échelles de l'urbain. Alphaville le montre clairement en partant de Sète pour repenser le rapport Sète/Frontignan jusqu'à Montpellier tant le projet local trouverait ses leviers dans les réseaux urbains et la vision large des interrelations territoriales. L'intérêt pour la grande échelle se confirme avec le souci très

net de se pencher sur le sort des périphéries oubliées pour leur conférer des qualités d'urbanité ; chose particulièrement sensible chez Marion Talagrand, sensibilisée à la question par son métissage avec l'univers des paysagistes. Penser l'agriculture comme du plein, et retrouver du lien par un espace public dont le caractère est à inventer pour ces territoires de la périphérie, relève d'une utopie qui ne demande qu'à trouver des traductions concrètes.

Mais l'utopie contemporaine ne consiste-t-elle pas à prendre le monde tel qu'il est, prenant acte des contraintes multiples qui sont celles de l'existant, pour construire le paysage contemporain comme l'exprime fort bien O'zone ? Car cette génération d'urbanistes ne refuse pas la modernité brutale héritée des logiques sectorielles arguant que l'on peut faire la ville avec cela, avec un pragmatisme qui ne renonce pas à fabriquer de la qualité avec ce qui est objet de rejet, comme un artiste contemporain change le sens des objets quotidien par l'interprétation qu'il en donne et la reconfiguration qu'il en propose.

L'utopie réside surtout dans l'attention à l'usage qui traverse les différents portraits, avec un accent encore plus prononcé chez Delphine Agier pour laquelle il n'y aurait guère de salut hors la mobilisation des usagers pour une qualité de ville renouvelée. Penser la grande échelle implique aussi de penser

le quotidien, et cela en prise avec les différentes attentes sociales qui, aussi contradictoires soient elles, sont la base de la réflexion urbaine et leur satisfaction est le but même des projets. BNR, dans le soin apporté au quotidien tente de répondre à l'injonction de Françoise Choay quant à la renaissance de la compétence d'édifier.

Échapperait-on au développement durable comme fil conducteur ? Si le terme n'est pas toujours abordé de plein fouet, le souci de répondre au nécessaire respect de l'environnement, de penser les projets par la gestion des eaux fluviales à ciel ouvert, de recycler l'existant, mais aussi de défendre « la ville passante », sans oublier la cohésion sociale et le plaisir d'habiter et de vivre la ville comme l'évoque Flore Bringand. Mais aussi l'évolutivité et le projet ouvert selon les termes de Jens Metz, qui voit le projet comme alchimie de l'existant laissant les marges d'une évolution future des choses. Tout cela fabrique une vision non pessimiste et ouverte d'un développement durable, à ne pas subir comme une sanction mais comme un levier pour fabriquer un univers urbain porteur de valeurs positives et d'espoir.

Ariella Masbouni

Chargée de mission auprès du directeur général de l'Aménagement,
du Logement et de la Nature

Les lauréats

	Flore Bringand Quintet architecture urbanisme	26
	Jacky Au, Émilie Bajolet, Corinne Lambin, François Monjal, Laurent Pinon, Bruno Yvin Alphaville	34
	Delphine Agier Pact Arim du Rhône	42
	Marion Talagrand Atelier de paysage et d'urbanisme	50
	Thibaud Babled, Mathieu Holdrinet, Armand Nouvet, Marc Reynaud, Maxime Schmitt BNR	58
	Catherine Aventin, Suzel Balez, Karine Houdemont, Jean-Michel Roux, Nicolas Tixier, Peter Wendling BazarUrbain	66
	Christian Horn Christian Horn, architectes associés	74
	Andreia Antunes, Lucie Figura, Christophe Lasserre, Nathalie Quiot O'zone architectures	82
	Jens Metz Plattform Berlin	90
	Guillaume Hébert SAEM Val-de-Seine Aménagement	98
	Alexandre Bouton, Stéphane Coydon Urban Act/ Coydon architecte	106
	Florian Dupont, Florian Luneau, Delphine Négrier Dévorateurs d'espaces	114

FLORE BRINGAND

Quintet architecture urbanisme

UNE VOIE PRESQUE TRACÉE

Déterminée et sûre du métier qu'elle veut exercer, Flore Bringand a l'assurance des personnes exigeantes, s'acharnant à suivre des chemins de traverse. C'est avant de décrocher le bac, qu'elle intègre l'école Boulle mue par un désir de dessin et d'une formation appliquée. Elle y apprend la capacité à empiler des heures de travail, le goût du travail bien fait dans la section « Agencement », qui se préoccupe d'architecture intérieure. La familiarité acquise avec les plans, les relevés, les matériaux, la rapproche de l'architecture tout en la cantonnant à l'intérieur des bâtiments. L'opportunité d'un concours pour étudiants sur l'espace public, organisé par le CAUE 92¹, lui permet de proposer d'aménager la place de la médiathèque d'Issy-les-Moulineaux en y implantant notamment des luminaires courbes en béton. Le maire, André Santini, repère son projet et s'engage à le réaliser dans le cadre d'un aménagement plus global, confié à un professionnel forcément soucieux de l'équilibre financier de son opération. « J'avais un peu l'inconscience de la jeunesse. J'ai défendu mon projet corps et âme, mais surtout le maire m'a soutenu. L'expérience m'a donné le goût de la construction et de l'aménagement de l'espace. »

Délaissant alors son cursus à l'école Boulle, elle choisit d'entrer dans une école d'architecture. Ce sera La Villette où des enseignants assez différents, comme Jean-Pierre Buffi, Vincen Cornu ou Roland Castro, la décideront à s'intéresser principalement à l'urbanisme. Diplômée à 24 ans, Flore Bringand ressent la nécessité d'approfondir ses connaissances sur les questions de la ville, « savoir comment on construit les bonnes conditions du projet urbain par rapport au territoire pour ensuite, mettre en place les bonnes conditions de l'architecture ». En 1996, elle rejoint l'IFU², recherchant un établissement dont la pédagogie inclut un travail d'atelier. Entre les cours d'histoire de Jean-Louis Cohen et ceux, sur la théorisation de l'urbanisme, de François Ascher, elle retire de ces deux enseignements complémentaires, le souvenir d'une appétence satisfaite.

« J'ai défendu mon projet corps et âme, mais surtout le maire m'a soutenu. L'expérience m'a donné le goût de la construction et de l'aménagement de l'espace. »

For several years, Flore Bringand has been working at the Île-de-France urban planning and development institute, IAURIF, learning the intricate machinery of urban development. Since 2003, she has been a freelance architect and urban planner, gaining experience in a number of town planning projects. She is designing urban expansion for locations such as Bois d'Arcy or Semoy, a municipality near Orleans, running urban renewal projects in Herblay, Aulnay-sous-Bois and elsewhere, or urban re-composition, as in Pantin. Depending on the scope of work, she works alone or with partners, sharing opinions and methods. In the La Croix Bonnet urban development zone of Pantin, she is in charge of revamping the general development plan, designing the general layout of the public areas, and project monitoring.

ENTRER DANS LA PROFESSION

L'accès aux premiers postes de travail se fait, comme la formation, avec une grande volonté mais, laissant une place au hasard et à la souplesse nécessaire pour y répondre. À l'IFU, elle a découvert les cahiers de l'IAURIF³ qui ont nourri ses curiosités d'étudiante. D'abord stagiaire, elle sera, jusqu'en 2002, salariée de cette structure publique réunissant des spécialistes dans tous les domaines. Elle y apprend son métier « dans de très bonnes conditions », travaillant notamment sur la révision d'un POS d'une commune de 20 000 habitants. Elle y prend conscience des rouages de la maîtrise du développement urbain, du besoin de tendre vers une ville plus habitable en croisant densité et qualité de vie. Simultanément, son intérêt est stimulé par de nouveaux sujets, l'étalement urbain (y compris dans les villes nouvelles, précise-t-elle) et l'habitat individuel.

C'est du côté de la maîtrise d'œuvre, dans l'agence de Patrick Chavannes, urbaniste en chef du Trapèze sur les terrains de Boulogne-Billancourt, qu'elle se frotte aux difficultés de donner corps à un projet. En 2002, elle est chef de projet au moment où il s'agit d'établir le plan de référence. Elle contribue à fixer définitivement les espaces publics, la SHON (surface hors œuvre nette), la forme urbaine, à respecter l'équilibre budgétaire notamment par une forte densité. Mais il faut aussi répondre aux attentes des élus, à celles des promoteurs et autres professionnels de la construction, sans dénaturer le projet initial de la « ville parc » imaginée par Chavannes. Les personnalités rencontrées au cours de ses expériences affinent son avis sur les réalités du projet urbain et les qualités requises. Sur l'opération du Trapèze, Jean-Louis Subileau, directeur de la SAEM du Val-de-Seine, est le maître d'ouvrage. Elle avoue son admiration

« Savoir comment on construit les bonnes conditions du projet urbain par rapport au territoire pour ensuite, mettre en place les bonnes conditions de l'architecture. »

pour la culture urbaine de ce « chef d'orchestre formidable qui tire vers le haut le projet urbain ».

Depuis 2003, elle exerce le métier d'architecte-urbaniste en libéral, multipliant les expériences de projets urbains. Elle accède à des

commandes en direct par le biais d'anciens de l'IFU, « il y a une confiance de jeune à jeune ». Elle réalise des études d'extension urbaine comme à Bois-d'Arcy et à Semoy, commune proche d'Orléans ; mène des projets de renouvellement

en œuvre peut durer quatre-cinq ans. Il faut connaître le profil des habitants, leurs projets, leur avis sur l'évolution de leur quartier, leurs stratégies résidentielles... La commande était intéressante car elle permettait d'avoir une vision globale sur le fonctionnement urbain. 640 logements, même réunis par un statut de copropriété, cela constitue un quartier.» Cette première remarque est fondatrice de l'approche développée par Delphine Agier. Parler de quartier et non de copropriété, c'est modifier en profondeur les points de départ du diagnostic comme des propositions. Quels sont les besoins de 2 200 habitants en termes d'équipement, d'espaces publics, d'animation sociale... ? Comment assurer une présence du public sur un morceau de ville qui ne dispose que de voies privées ? Des entretiens réalisés en collaboration avec OSL, bureau d'études spécialisé en enquêtes sociologiques, ont permis de mieux saisir les attentes des habitants, leur regard sur des changements récents (desserte par le tram, nouveau square...). Ils ont également apporté une connaissance sur les capacités limitées d'investissement de propriétaires occupants entraînant des difficultés de paiement de charges. Des habitants de condition modeste mais

« 640 logements, même réunis par un statut de copropriété, cela constitue un quartier. »

insérés dans le tissu économique, avec une vision plutôt dynamique de leur quartier. L'étude du Pact Arim suggère d'augmenter l'offre des services publics, notamment en

direction des plus jeunes, la relocalisation des commerces à proximité d'une voie passante, la reprise de voiries par la puissance publique, etc. Les propositions vont du court au moyen termes ; de l'indicible à un projet urbain à échéance de dix ans. Ce travail débuté en octobre 2006, s'est achevé en octobre 2007 avec une présentation aux élus du diagnostic et des perspectives pour le devenir du quartier.

1. DSU, Développement social urbain.

2. DSQ, Développement social des quartiers.

3. Pact Arim, Associations de restauration immobilière, créées en 1967. Les PACT (Propagande et Action contre les Taudis) avaient quant à eux été créés en 1942, à Lyon. En 1975, le sigle PACT prend la signification Protection Amélioration Conservation Transformation de l'habitat.



Les grands quartiers d'habitat social comprennent ou jouxtent très souvent des copropriétés privées, construites à la même période et sur le même modèle. Cela pose la question des espaces publics et privés, ainsi que le rôle et les interactions qui se jouent entre les deux parcs de logements.

[Crédits photos Pact Arim du Rhône sauf ARCA Architectes (celle du bas)]





La notion « d'habitat dégradé » recouvre des réalités très diverses : parties communes en mauvais état, voire dangereuses, logements vétustes ou insalubres, manque d'entretien, dégradations liées à du vandalisme. Ces éléments entraînent une dévalorisation de l'image du quartier et un découragement des habitants, voire leur déménagement quand ils le peuvent.





Développer un urbanisme à échelle humaine, c'est prendre le temps d'associer les habitants, leur expliquer le projet, entendre leurs remarques, les inciter à se mobiliser, à s'inscrire dans le projet, même si rien n'est jamais facile, ni parfait.





De nouveaux modes de transports ou des aménagements urbains de qualité améliorent fortement l'attractivité résidentielle. La réhabilitation du bâti est aussi l'occasion de résoudre la gestion du quotidien, d'améliorer le confort et d'équiper les logements avec de nouveaux services : maîtrise de l'énergie, isolation au bruit, installation de paraboles collectives, amélioration des accès, traitement des déchets...



MARION TALAGRAND

Atelier de paysage et d'urbanisme

FABRIQUER LE TERRITOIRE

C'est avec la réticence qu'inspire une époque considérée comme révolue que Marion Talagrand parle de ses années d'études qui l'ont menée de la faculté de géographie à l'école du paysage de Versailles. « Je savais que je souhaitais travailler sur des questions d'aménagement, mais sans grande détermination. J'aurai pu choisir architecture, j'avais du goût pour les lettres, j'avais aussi manipulé quelques ouvrages de sciences humaines, en même temps j'avais un intérêt pour le monde de l'art, j'aimais certainement dessiner... Et puis, tout se cristallise sur une profession dont

on ignore les contours. » À Versailles, les étudiants de première année planchent essentiellement sur la petite échelle, celle du jardin. C'est le grand territoire qui intéresse

Marion Talagrand. Elle commence donc par ronger son frein, puis, année après année, le cursus semble épouser ses centres d'intérêt. Une année Erasmus à Berlin en 1996-1997 l'aide à percevoir la complexité urbaine au travers des tourments d'une histoire récente qui contraint le quotidien de ses habitants : « C'était un peu comme un livre ouvert devant soi, avec différentes époques à découvrir. » Les exercices des étudiants des dernières années l'amènent à concevoir des aménagements sans programme préalable. Il faut réfléchir à partir du site, essayer de comprendre la dynamique d'un territoire, y trouver des orientations et des possibles. « Construire à partir même du site est une donnée importante de l'école qui donne une assez grande force et une autonomie. Même si cette situation est évidemment fautive puisque faisant abstraction de tas de paramètres. »

Diplômée, elle travaille chez quelques paysagistes. Chez Catherine Mosbach, où elle suit l'ensemble du processus du jardin botanique de Bordeaux. « J'ai appris plein de choses. C'est un jardin très audacieux parce qu'il met des éléments périssables dans un espace destiné à être un espace public central et structurant, dans un quartier en développement. » Elle intègre un temps l'agence Ter, où elle découvre un mode de faire plus conceptuel. En 2002, l'occasion d'un concours gagné pour le Festival des jardins à Lausanne avec deux autres jeunes paysagistes, la pousse à s'installer en libéral. « On a commencé à dégager du temps sans objectif de rentabilité immédiate pour se questionner

« Il faut réfléchir à partir du site, essayer de comprendre la dynamique d'un territoire, y trouver des orientations et des possibles. »

Marion Talagrand, a graduate in landscaping from the École de Versailles, created her own agency in 2002. She replies to consultations with the assistance of a pluridisciplinary team drawing on the skills of geographers and urban planners. The city of Rouen sought to free up the wharves along the left bank of the river, and was looking for a development project for the future high speed train station. This design provided her with an ideal opportunity to re-acquaint herself with the river and encourage the development of new businesses along its banks. It appeared advantageous to re-balance the two banks by linking the left bank towns from downstream to upstream, from centre to periphery, around a symbolic project. In Strasbourg, in 2003, she won a competition carried out jointly with Jens Metz, on the isolated residential district of Port du Rhin, far from the city centre. She proposed a project to structure the neighbourhood spaces and functions along the major artery of the Rhine valley.

sur le territoire, sur l'agglomération parisienne ou des sites particuliers. Il nous semblait qu'il y avait encore beaucoup d'espaces indéfinis sur les marges et en tant que paysagiste, nous avons l'impression d'avoir une légitimité à tenter d'y intervenir. » Marion Talagrand répond à des consultations en montant à chaque fois une équipe pluridisciplinaire dont la complémentarité de chacun permet de couvrir au mieux la question et les attentes du maître d'ouvrage. Une souplesse de fonctionnement en réseau qui va de pair avec une exigence à dépasser le champ de sa seule discipline en allant chercher des compétences diversifiées, comme celles de géographes, programmistes et urbanistes. Pour elle, cette façon d'agir redéfinit le métier d'urbaniste par la reconnaissance en amont du projet, de ses facettes multiples. Une charte paysagère dans un département d'Île-de-France, le plan de référence de requalification des lotissements d'une commune résidentielle en Bretagne, le schéma directeur de développement d'un faubourg d'une commune du Nord, sont les premiers travaux marquants menés en équipe.

COMPRENDRE LES PROCESSUS DE FABRICATION

Le sentiment d'une complexification de la maîtrise d'ouvrage et des contextes de commande la pousse en 2006, simultanément à son activité professionnelle, à s'inscrire à l'Institut d'urbanisme de Paris. « Je souhaitais comprendre des processus qui sont un peu une face cachée pour la maîtrise d'œuvre. On est parfois naïf, pas assez perspicace sur les finalités qui sont attendues dans les ouvrages et donc, pas assez pertinent sur les réponses que nous proposons. J'avais aussi envie après quelques années de pratique, de me ressourcer en fouillant d'autres champs, en éprouvant d'autres appréhensions et analyses de l'urbain avec des approches économiques ou sociales. Mieux comprendre aussi, certains processus qui participent aux dynamiques urbaines. » Dans ce cadre, elle rédige un mémoire : « L'agriculture, un enjeu de la construction des territoires de périphérie métropolitaine ? »

Marion Talagrand aime naviguer des territoires de la périphérie des villes moyennes à ceux des villes constituées et des sites ruraux, qui peinent à imaginer leur devenir. D'après elle, ces sites ne sont pas si étrangers les uns aux autres. Des problématiques similaires se

« Essayer de réemployer ces grands éléments d'une époque plus héroïque que la nôtre en termes d'aménagement, est véritablement un enjeu. »

« Nous travaillons à la marge sur ces objets pour les rendre plus habitables, praticables aussi bien par un individu qui se promène seul, à son échelle, avec sa vulnérabilité d'homme que par des moyens de transport, ou les transformer en lieux d'usage plus exceptionnels. »

retrouvent dans de petites communes organisées en communauté de communes et celles de territoires

périurbains entourant des villes moyennes. Elle est sensible aux structures préexistantes, y compris dans la ville diffuse et sur les possibilités de consolider des éléments de centralité pour atténuer l'étalement urbain. Dans cette optique, elle cherche dans ses projets à creuser la notion d'espace public dans le territoire mou des périphéries. Sur la façon dont la ville côtoie un territoire cultivé, dédié ou pas à des usages urbains, quelles interactions, quelles complémentarités peut-on créer ? Comment réfléchir à l'accessibilité de ces espaces agricoles à partir de la ville existante. Les questions d'usage et de programmation lui paraissent essentielles. Certains lieux cumulent différents types d'usage (sportifs, récréatifs) ; d'autres développent des modes de faire plus privatifs, mais qui nécessitent des espaces d'évolution susceptibles d'être mutualisés. Ces lieux ne sont pas complètement ouverts et publics, mais s'apparentent davantage à des univers ouverts-privés.

FAIRE AVEC L'HÉRITAGE

À Rouen, une étude de définition place Marion Talagrand face à François Grether et Yves Lion. La ville appelle une réflexion sur la libération des quais rive gauche et un projet d'implantation de la future gare TGV. Pour Marion Talagrand, cette étude est l'occasion de recréer une familiarité avec le fleuve en suscitant de nouvelles activités économiques et sociales sur ses rives. Mais surtout, il lui semble intéressant de rééquilibrer les deux rives en reliant les villes de la rive gauche de l'aval à l'amont, du centre à la périphérie, autour d'un projet emblématique. À partir de ces présupposés, elle élargit le périmètre de projet aux rives amont du méandre, structurées par le faisceau ferroviaire. Elle propose de réserver un espace public, qui s'insinue à l'arrière du faisceau ferroviaire (en limite de la ville habitée), et implante la gare au contact du boulevard périphérique, pour conjuguer la connexion des modes de déplacements, la liaison du centre avec la périphérie et la domestication des infrastructures routières.

« Sur plusieurs projets, on hérite d'aménagements, d'infrastructures d'un seul tenant. Le site de Rouen est un site de la reconstruction où le sol urbain refait est devenu une grande infrastructure solidaire de l'architecture. Essayer de réemployer ces grands éléments d'une époque plus héroïque que la nôtre en



Réfléchir aux continuités urbaines à Lure, donne naissance à une forme urbaine mettant en œuvre des densités différenciées, des modes d'habitat diversifiés. La démarche environnementale, quant à elle, structure les modes de déplacements, les expositions solaires et la gestion des eaux.



FLORIAN DUPONT FLORIAN LUNEAU DELPHINE NÉGRIER

Dévorateurs d'espaces

L'URBAIN, UNE MATIÈRE À DÉVORER

Dans les domaines de l'urbanisme, de l'architecture ou du paysage, les nouvelles revues sont rares. *Urbaine*, revue de découverte et de réflexion sur la ville en Europe, créée en 2004, est la réalisation d'un projet porté par trois très jeunes urbanistes, nés entre 1980 et 1982. Florian Dupont, Delphine Négrier et Florian Luneau se sont rencontrés à la Sorbonne où, de 2002 à 2006, ils obtiennent un magistère d'Aménagement et de gestion de l'espace et des collectivités territoriales.

Florian Dupont, après un an en classe préparatoire en mathématiques, deux années dans un IUT en hygiène et environnement, s'inscrit « après beaucoup de réflexion », en urbanisme. « J'ai essayé de marier mon côté scientifique, la dimension politique, le côté chose publique et puis, le côté créatif. » Installé à Londres depuis quelques mois, il a acquis un regard distancié sur sa formation initiale. Saluant la qualité de l'enseignement, il fait, comme beaucoup, le constat que le simple mot « urbanisme » recouvre plusieurs métiers assez divers. Que doivent savoir et savoir-faire les étudiants à l'issue de leur cursus ? La formation, très axée vers la maîtrise d'ouvrage resterait floue quant aux limites de ces différents métiers. À Londres, « il y a ceux qui s'occupent du *townplanning*, déposent le permis de construire, restent attentifs au cadre réglementaire, et l'urbansdesigner qui dessine le masterplan et conçoit le projet, en fournit les dessins et images ». C'est donc à la mode britannique qu'il exerce l'urbanisme chez EDaw. Parallèlement, il prépare un Master of Science (MSC), architecture, études environnementales et énergétique au Centre des technologies alternatives.

Delphine Négrier, attirée par la littérature, suit deux ans de classes préparatoires de lettres. C'est là qu'elle découvre, à travers les cours de géographie, sa passion pour les territoires. « J'adorais faire de la carto. On avait le calque économique, le calque social, le calque géologique. Tout se superposait et expliquait le paysage qu'on avait sous les yeux. » À la recherche d'un métier qui lui permettrait d'explorer l'espace et le territoire comme matières, elle trouve celui d'urbaniste et s'inscrit à la Sorbonne. « Je me suis rendu compte que

« Une revue qui rendrait compte de la richesse intellectuelle potentielle constituée par la dissémination de la population estudiantine sur le territoire européen. »

COMMENDATION

The association Dévorateurs d'espaces developed out of the desire, in three students in development and space management, Florian Dupont, Florian Luneau and Delphine Négrier, to create a review to inform people of the intellectual rewards to be gleaned by the dissemination of the student population across European cities and regions, via the Erasmus network. ... That review, Urbaine, through its fourteen issues in just over two years, has provided a tool to disseminate knowledge about the insightful thinking and practical achievements taking place in other countries; to cross-pollinate between different practices and enrich discussion on urban development experiments, and ways of doing things... More than one hundred contacts, from twenty-one countries in the European Union, have enabled the emergence of this new review which, since 2007, has been printed in color and published in French and German.

l'urbanisme était difficile à définir. Même nos professeurs avaient des visions qui différaient. Au final, j'étais un peu perdue et c'est au sein de Dévorateurs d'espaces, que j'ai ressenti une approche commune. » Elle aussi a déménagé à Londres, « ville où le dynamisme est fort ». Elle y exerce son métier d'urbaniste dans l'agence Rick Mather Architects.

À quinze ans, Florian Luneau fait le choix d'aller, pour son stage de collégien, chez un paysagiste réalisant de petits jardins privés et des espaces publics de proximité. Après le bac, il choisit un BTS de paysagiste. Il y apprend la culture du projet, la question du paysage, l'évolution du statut du jardinier, la reconnaissance de son savoir... « C'était une formation très intéressante mais assez fermée. On adopte tout de suite un corporatisme paysage. » À la Sorbonne, il se sent plus libre avec des ouvertures possibles vers d'autres champs, comme la littérature. L'enseignement, dirigé par des architectes et des géographes à destination d'urbanistes formés pour des collectivités locales, recherche les complémentarités de ces différentes disciplines. Florian Luneau reste attaché à cette culture du projet et c'est ainsi qu'il se retrouve comme urbaniste, chef de projet dans l'agence parisienne Yazde.

UNE FAIM SANS FIN D'URBAINE

Dans le cadre des échanges Erasmus, Delphine Négrier et Florian Dupont passent un an au Portugal. Florian Luneau reste à Paris. De cet éloignement, naît l'idée d'une revue qui rendrait compte de la richesse intellectuelle potentielle constituée par la dissémination de la population estudiantine sur le territoire européen. Une revue permettrait de diffuser une connaissance sur ce qui

« Chaque numéro comprend un dossier thématique reflétant des questions qui nous semblent importantes pour la ville de demain et illustrent nos prises de position. »

se passe et se réfléchit ailleurs, mélanger les pratiques, sortir du cadre *stricto sensu* de l'urbanisme. Elle enrichirait les échanges sur les pratiques, les expériences, les modes de faire l'urbain... Un groupe d'une vingtaine d'étudiants en

architecture ou de paysage deviennent les correspondants d'*Urbaine*, réunis autour d'une ligne éditoriale prônant une approche sensible et une ouverture la plus large possible, avec la capacité de « savoir expliquer ce qui est bien ou pas, pourquoi ça nous touche ».



Urbaine a pour ambition de s'adresser à tout le monde. Par son style graphique et des textes sensibles, les auteurs s'essaient à des exercices de vulgarisation de qualité pour une meilleure compréhension de la ville. Ci-contre, les deux dernières couvertures de la revue illustrent notre volonté d'apporter des réponses claires à des questions essentielles du quotidien. Illustration et graphisme, Anne de Courseulles.

Florian Dupont
magistère aménagement et
gestion de l'espace et des collectivités territoriales
Florian Luneau
master aménagement et urbanisme
Delphine Négrier
magistère urbanisme et aménagement du territoire

Dévorateurs d'espaces

7, rue de L'Arbalète

75005 Paris

+33 (0)6 60 15 86 50

redaction@urbaine.net, delphine.negrier@urbaine.net

florian.dupont@urbaine.net, florian.luneau@urbaine.net

Chaque numéro comprend un dossier thématique reflétant des questions « qui nous semblent importantes pour la ville de demain et illustrent nos prises de position. Nous avons toujours été soucieux de faire intervenir des professionnels, des personnalités reconnues dans des champs différents (architecture, urbanisme, paysage, sociologie...). Pour nous, *Urbaine* est véritablement un projet de territoire. »

En deux ans et demi, quatorze numéros sont parus grâce à plus de cent correspondants présents dans vingt et un pays de l'Union européenne. En 2007, *Urbaine* est imprimée en couleur, éditée en français et en allemand, modifie son format et augmente sa pagination. Ces évolutions supposent un budget plus important, mais les financements ne suivent pas. « Nous gardons le projet de développer *Urbaine* au sein de l'association les Dévorateurs d'espace, avec notre réseau de correspondants toujours actif. Mais on a peut-être besoin de travailler concrètement sur le territoire pour pouvoir en parler plus librement et renouveler notre formule. »

À suivre, donc.







Urbaine se fonde sur une approche sensible. Les villes se vivent, se ressentent. Les illustrations des auteurs veillent, tout à la fois, à susciter de l'émotion et de la réflexion. Ci-dessus, une aquarelle de Sasha Hourwich, représentant le Pont Vasco de Gama à Lisbonne. Ci-dessous, un dessin d'Anne Zaragoza, paysagiste, Glasgow. Ci-contre, le sous-sol parisien peint par le paysagiste, Clément Bollinger.

